

ÉCHOS

Le *Courrier de Montréal* a fait sensation, la semaine dernière, en proposant de convoquer une assemblée publique à Montréal pour choisir et désigner au premier ministre le successeur de l'hon. M. Masson. Notre excellent confrère s'est évidemment laissé égarer par ses réminiscences des États-Unis. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent chez nous. Nos radicaux eux-mêmes n'en sont pas encore arrivés à songer à ces façons d'agir, et ils n'y viendront pas de longtemps, selon toutes probabilités.

* *

Nous constatons avec bonheur le succès qu'obtient l'œuvre du monument de Salaberry, grâce au zèle et à l'habileté de M. J.-O. Dion. Il n'y avait peut-être que M. Dion pour conduire à bonne fin une entreprise de ce genre. Il touche présentement au succès final. Une tablette commémorative de la naissance du colonel de Salaberry a été posée, il y a quelques jours, à Beauport. Le monument principal sera élevé à Chambly, et une pierre sera placée sur le théâtre de la bataille de Château-guay. Le *Mail*, qui devient de plus en plus amical pour les Canadiens-français, a pressé le public anglais de s'associer à l'œuvre.

* *

Le *Canadien* a fait du journal *Le Vingt-Quatre Juin* une appréciation des plus flatteuses et des plus enthousiastes. Cela se comprend. *Le Vingt-Quatre Juin* était l'enfant du *Canadien*. Il est sorti tout chaud de ses ateliers. Mais il n'était rien moins qu'un chef-d'œuvre pour cela, et notre confrère ferait bien d'en rabattre. S'il y a eu succès, c'a été surtout au point de vue de l'intention. La feuille d'un jour restera comme souvenir, pour marquer une éphémère, mais comme monument de la littérature canadienne, non, dût M. Tardivel la faire couronner par sa future Académie. Plusieurs de nos meilleurs auteurs s'étaient abstenus, les autres n'avaient guère fait d'effort, n'ayant en vue évidemment que de donner leur autographe, et une large place est occupée par des plumes de moindre valeur. Les morceaux de deux colonnes sont trop longs, quelle que soit la signature. Les organisateurs avaient fixé la limite d'une demi-colonne. Au reste, M. Tardivel, qui était lui-même organisateur, a violé tout le premier la règle en s'étendant dans une longue élucubration assez fade, qui ne le conduira pas à la postérité, et qui n'empêchera pas son nom de disparaître bien avant la *Saint-Jean-Baptiste* de 1880.

* *

L'Angleterre, qui excluait encore du parlement les catholiques et les juifs, au commencement du siècle, vient d'en ouvrir les portes aux libres-penseurs et aux athées. L'obligation du serment d'office est abolie à partir d'aujourd'hui pour les membres des Communes. L'athée qui a gagné cette belle victoire, M. Bradlaugh, a triomphé beaucoup plus aisément que les catholiques lors de la suppression du test. Les catholiques durent frapper longtemps, insister, lutter, pour obtenir cette justice. Les athées n'ont eu qu'à se présenter, et on les a admis presque d'emblée. Cette honteuse défaite de l'honneur et de la foi chrétienne est le fait du nouveau cabinet Gladstone. Le brochurier pourfendeur, qui s'est rétabli dans l'opinion anglaise pendant ces dernières années en faisant du fanatisme anti-catholique et de la controverse théologique à la façon d'Henri VIII, a profité de son succès pour porter ce coup mortel aux croyances religieuses de l'Angleterre. Le clergé protestants, qui s'est laissé prendre aux jérémiades hypocrites de ce marchand de religion, se trouve bien attrapé. Le vote sur l'affaire Bradlaugh et le remplacement du serment par la simple affirmation sapent par la base l'édifice religieux en Angleterre. Après cela, l'abolition de l'Église d'État viendra aisément.

Les conservateurs, à la Chambre des

Communes, ont combattu de toutes leurs forces la proposition du cabinet libéral. Mais inutilement. La majorité libérale est toute puissante, et le parlement peut tout.

Caligula, par un effet de son bon plaisir, fit un jour de son cheval favori un membre du sénat romain. La Chambre des Communes d'Angleterre, qui s'attribue des pouvoirs presque aussi illimités et indépendants que ceux des empereurs payens, a admis dans son sein un athée de profession, c'est-à-dire un être qui voudrait rabaisser l'homme au niveau de la bête, et elle a décidé en même temps que la qualité d'athée cesserait de ce moment d'être un motif d'exclusion pour les aspirants aux honneurs parlementaires en Angleterre.

* *

On nous informe que quelques-uns de nos amis de Québec ne sont pas satisfaits de ce que nous avons publié à l'occasion de la fête nationale. Qu'il nous permette de leur dire que c'est de l'exigence mal justifiée jointe à de l'injustice toute pure. Nous nous rendons le témoignage d'avoir accompli plus que notre tâche. Nous n'étions pas tenus de faire de l'extraordinaire et cependant nous en avons fait. Nous avons publié plus de matière, dans notre feuille hebdomadaire, au sujet de la démonstration à Québec, que nos confrères de la presse dans leurs feuilles quotidiennes et que les journaux de Québec même. L'OPINION PUBLIQUE a consacré trois numéros (dont un double) à la Saint-Jean-Baptiste, lorsqu'elle n'y était pas tenue. Nous avons publié nombre de gravures dont nous aurions pu nous dispenser. Nous ne parlons pas des frais de déplacement de notre personnel (il ne faut pas oublier que L'OPINION PUBLIQUE se publie à soixante lieues de Québec.)

Pour ce qui est de la manière dont nous avons apprécié ce qui s'est passé, nous croyons que les gens raisonnables n'ont pu y trouver à redire, et si quelques susceptibilités ont été froissées, nous n'y pouvons rien. Nous n'étions pas allés à Québec dans l'intention arrêtée de trouver admirable tout ce que nous verrions. S'il ne s'agissait que d'avoir l'esprit mal fait, nous aurions pu même nous plaindre de certains manquements que nous avons pardonnés sans peine, et qui devaient au moins rendre ceux qui les ont commis plus indulgents à l'égard d'autrui.

* *

Notre excellent collaborateur, M. Anthony Ralph, nous a donné dans sa dernière correspondance des renseignements inédits (pour nous) sur le général Hancock, candidat officiel des démocrates à la présidence. Nous avons appris qu'au physique M. Hancock est un colosse, et qu'il s'entend admirablement à faire le coup de poing. Il mesure six pieds deux pouces en hauteur, et s'il eût vécu au siècle dernier, Frédéric le Grand l'eût incorporé dans sa troupe d'étalons humains. Le parti démocrate a pensé que ce qui était jadis un titre à la distinction du roi de Prusse pouvait en constituer un aux préférences du peuple américain. C'est fort bien. Il n'y a rien comme ces géants dans la politique, où les chétifs, qui dominent, subissent quelquefois leur ascendant. Ils excellent à trancher les nœuds gordiens. M. Hancock ferait un digne président des États-Unis, et s'il est élu il ne déparera pas la galerie des successeurs de Washington, parmi lesquels il mérite de figurer : *dignus est intrare.*

Il est facile de prévoir que cette manie de choisir les candidats à la présidence parmi les hommes d'arrière plan et de onzième heure aura pour résultat de produire en fin de compte l'anarchie au sein des partis. Les fractions et les candidats de valeur, qui courbent la tête présentement, parce que le système n'a pas encore épuisé leur patience et leur dose de discipline politique, ne tarderont pas à se révolter et à secouer le joug. Actuellement ils font tout céder à la prétendue nécessité de la candidature unique, du candidat seul. Bientôt, il briseront cette règle arbitraire, et le règne des conventions prendra

fin. Il y aura plusieurs candidats s'il le faut, le choix populaire cessera d'être restreint, et l'on ne verra plus de ces anomalies qui font que les plus dignes sont forcés de s'écarter pour céder le pas aux plus insignifiants. Il est évident qu'avec le système actuel, la volonté de la majorité devient un mythe. Les conventions, qui ont pour fonction de limiter le droit du peuple, de l'empêcher d'exercer son libre arbitre dans la nomination de ceux qui doivent présider à ses destinées, sont elles-mêmes forcées d'abdiquer leurs privilèges devant la pression des circonstances. C'est le candidat de l'infime minorité qu'elles acceptent le plus souvent, bien malgré elles, et qu'elles imposent ensuite au corps électoral. Les choses étant ainsi, les institutions ne sont plus qu'une fiction.

A. GÉLINAS.

LE 24 JUIN À WOONSOCKET

Monsieur le Rédacteur,

Je vous écris à la hâte quelques mots pour vous donner une faible idée du magnifique spectacle dont je viens d'être témoin à Woonsocket. Je savais que les Canadiens-français se distinguaient aux États-Unis par la célébration de leurs fêtes religieuses et nationales, mais je ne m'attendais pas à ce que j'ai vu. Les journaux américains s'accordent à dire que cette fête fait le plus grand honneur à nos compatriotes émigrés. Messe, sermon par le Rév. M. Levesque, de Montréal, procession, chars allégoriques, bannières, musique, tout a été admirable.

Des hommes publics américains qui assistaient à cette fête, entr'autres l'hon. H.-G. Jillson et M. Edwin Aldrich, ont fait, en termes enthousiastes, l'éloge du patriotisme des Canadiens-français. Les discours français furent prononcés par le Dr Maranda et MM. Victor Bétanger, Pothier et votre humble serviteur. Je vous envoie quelques notes et les comptes-rendus de plusieurs journaux français et américains, veuillez compléter mon récit que je suis obligé d'interrompre.

Votre, etc.,

EDMOND STEVENS.

Nous avons reçu les notes de M. Stevens trop tard pour faire ce qu'il nous demande.

Le secrétaire Sherman a communiqué dernièrement à la Chambre des représentants une lettre assez curieuse de l'assistant trésorier de New-York, qui se plaint de n'avoir plus de place pour emmagasiner l'argent qui s'entasse journellement dans les caves de la succursale de cette ville. Il y a en ce moment dans ce dépôt \$28,000,000 d'espèces en argent monnayé, qui ne pèsent pas moins de cinq cents tonnes, et menacent de crever les murs. Il n'y a pas de place maintenant pour plus de dix millions de dollars additionnels, et encore sera-t-il très difficile de les arrimer dans ce qui reste d'espace, sans encombrer les passages et rendre la circulation très difficile. Le sous-secrétaire appelle la très sérieuse attention de M. Sherman sur cette situation, d'autant plus que le Congrès ne paraît pas disposé à suspendre la frappe de dollars qui n'ont pas d'écoulement. Si cela continue ainsi, à raison de \$2,000,000 par mois, le temps n'est pas éloigné où il faudra prendre des mesures radicales pour créer un débouché à cet engorgement monétaire.

Le Remède du Père Mathieu

Guérit l'intempérance d'une manière prompte et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un fâcheux, un tonique et un altérant; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir immodéré de boire; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence désordonnée paralyse presque toujours, et fortifie en même temps le système nerveux. — Le lendemain d'une orgie, une seule cuillerée à thé de cette préparation fera disparaître toute dépression mentale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix : \$1 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada,

S. LACHANCE, Pharmacien
646, rue Ste-Catherine Montréal.

LA FÊTE NATIONALE

Toutes les cloches réveillées
Au bruit matinal des tambours,
Lancent leurs joyeuses volées
Aux extrémités des faubourgs.
Le soleil de ses feux splendides,
Frappant les fières Laurentides,
Dore les toits de la cité,
Et la nature en liesse prête
A ce jour unique de fête,
Le plus beau jour de son été !

C'est la fête nationale !
Le rendez-vous longtemps rêvé !
Déjà la foule matinale,
Encombre le rude pavé.
Comme un frémissement d'ivresse
Au vent léger qui les caresse,
Mille drapeaux flottent dans l'air,
Et les halberdes pesantes,
Aux rayons du matin luisantes,
Ont le vif reflet de l'éclair.

La ville est toute pavoisée
De drapeaux flottants et de fleurs.
Voyez ! la plus humble croisée
Arbore nos chères couleurs !
De tous les quartiers de la ville
Débouche le peuple tranquille,
D'enthousiasme rayonnant,
Et sous les arches de nos rues
Passent les foules accourues
De tous les points du continent.

Alors se déploient les bannières
De tous nos frères réunis,
Et mille voix mâles et fières
Entourent nos hymnes bénis.
Et sur les plaines immortelles,
Témoins de luttés solennelles,
Tous vont se donner rendez-vous,
Et, grand spectacle qui remue,
Le prélat d'une voix émue
Bénit tout un peuple à genoux !

Québec avec orgueil s'enivre
A ce suprême festival.
Le vieux Québec se sent revivre
Comme aux grands jours du grand Laval,
Adieu les oisives disputes !
Plus de querelles ! plus de luttés !
En ce jour tout est effacé.
Regardez ! Nos gloires vivantes
Viennent s'incliner frémissantes
Devant les gloires du passé !

Voici la fête terminée.
La nuit descend sur les faubourgs ;
Rapide a passé la journée
Ainsi que passent les grands jours !
Emue et rêveuse, la foule
Religieusement s'écoule,
Chacun se laisse avec espoir.
Vers la fin d'un jour sans orage,
Ainsi l'on voit de blancs nuages
Dispersés par le vent du soir !

M.-J. A. POISSON.

Arthabaska, 25 juin 1880.

DEVANT SMYRNE

Nous avons dérobé à M. Gustave Drolet, un page charmante de son journal de voyage ; nous la livrons à nos lecteurs.

Les eaux du golfe de Smyrne commencent déjà à mêler leurs teintes grises à l'azur de la Méditerranée. Nous cotoyons pendant une heure environ l'île de Chio, d'où nous vient le céleri, et dont les frais ombrages et les vins sont justement vantés par les voyageurs. Un fort vent soufflant de l'ouest fait filer notre brick comme une mouette.

Le capitaine est heureux de cet état de chose qui lui permettra peut-être d'entrer dans le port de Smyrne avant la tombée de la nuit ; car, dans toutes les villes orientales, où flotte le Croissant, les règlements de la police musulmane interdisent l'entrée dans l'enceinte des murs ou des ports après le coucher du soleil. Pour se rendre saint Nicolas favorable et honorer saint Georges, patron de notre vaisseau, le capitaine ordonne au mousse de brûler force encens, selon l'usage des marins Grecs. Saint Nicolas et le père Abraham sont en grande faveur chez les Hellènes, et c'est au respect que l'on porte à la mémoire du premier, que l'Atlantique doit de se voir si peu patronné par ces hardis navigateurs. La Grèce est réputée comme fournissant les meilleurs sujets de la marine marchande de la Méditerranée. A toutes mes questions sur le fait qu'ils bornent presque toutes leurs courses à